

La chanson des nouveaux époux

LA SOLFATARA

DONNEZ-MOI votre main, dit-il, et marchons dans la coupe du cratère. Voyez-vous le feu qui s'échappe du sein amoureux de Cybèle et brûle l'atmosphère ?

—Je vois la terre recouverte d'une poussière blanche, semblable à la robe de noce que je portais il y a trois jours. La pureté du sol me charme.

—Elle me glace, dit l'époux

L'épousée ajouta :

—Les grondements de la Solfatare me font peur comme votre passion.

—Vous ne m'aimez pas.

—Je vous aime.

—Viens, dit-il en pressant les mains de la mariée, viens respirer ce qui manque à ton amour : un peu de flamme. Allons vers la bouche du volcan, et secouons la poussière virginale qui s'attache à nos pieds. Là-bas, le soleil est tout d'or ! Je veux te conduire, cette fois, à l'autel de l'hymen ardent.

Elle résiste, frissonnante, au bras qui l'enlace et l'entraîne.

—Toute cette blancheur est froide comme ta tendresse d'épousée ; le volcan, murmura-t-il, la réchauffera.

Les parois du cratère s'enrichissent des morsures de l'arsenic, de la couche opulente du soufre. La terre s'entr'ouvre, fume par mille crevasses, des flots de pourpre jaillissent de l'ancre incandescent la flamme débouche, par intervalles rythmés, d'une voûte resplendissante. Une chaleur intense s'échappe du sol et monte vers les nouveaux époux qui la respirent embrasés.

A la coupe du cratère, la jeune femme boit l'ivresse des flammes terrestres. Les paroles de l'époux sont plus ardentes. Comme l'air frais aspire la chaleur de la terre, l'épouse nouvelle aspire la chaleur de l'amour.

—Avançons, dit-il : le cratère en feu est l'image de mon cœur.

—Avançons encore, dit-elle. Je ne veux plus me retourner. Là-bas, le sol est de marbre ; si je le foulais à présent, j'aurais froid !

Il noua son bras autour de la taille de sa compagne et l'entraîna dans une allée de chênes verts.

Enflammé, grondant comme la Solfatare, l'époux soulevait l'épouse, dont les pieds ne touchaient plus la terre.

Il traversa des massifs de lauriers-roses, écrasa les lis d'un jardin ; puis, emportant la jeune fille comme une proie, il franchit le versant de la Solfatare, et, sous les pampres suspendus, au bruit des baisers du feuillage des peupliers, l'amant ramena, enivrée, l'amante dans sa maison.

JULIETTE LAMBERT

(Mme ADAM.)

Les amies qu'on n'a jamais vues

N'AVEZ-VOUS pas été amené, soit par la demande d'un renseignement, soit par tout autre cause, à entrer en correspondance avec une personne inconnue, vivant très loin de vous ? Ne vous est-il pas arrivée d'en obtenir une réponse pleine de bonne grâce, telle que vous vous représentiez son auteur sous les traits les plus agréables, et qu'il comptait désormais parmi vos sympathies ?

Ce sont là de véritables événements, des *affaires*, comme on dit, dans la vie des âmes sensibles et délicates : l'imagination des solitaires et des malades y trouve des armes contre l'ennui.

**

Dans le cours d'un séjour, à Ottawa, il y a déjà quelques années, j'allais souvent à la Bibliothèque du Parlement, consulter des auteurs français sur un travail que je préparais alors. L'un d'eux surtout, que j'aimais à consulter plus particulièrement, me fournit une foule de renseignements des plus utiles. Un détail, cependant, échappait à ma curiosité. J'en parlai à M. Sylvain, le courtois assistant-bibliothécaire, qui me dit : "Écrivez donc directement à l'auteur qui vit encore. Il sera plutôt flatté de l'intérêt que vous apportez à son ouvrage."

Je suivis le conseil. Quelques semaines plus tard, je reçus la réponse d'une main de femme. Le vieux savant, cloué par le rhumatisme gouteux, chargeait sa nièce et secrétaire de répondre pour lui. La réponse était si charmante, si pleine de cette bienveillance et de cette délicatesse qui décèlent partout la femme instruite et

bien élevée que je ne pus m'empêcher de la remercier avec l'abondance du cœur, en me mettant à sa disposition pour tout ce qui pourrait l'intéresser de notre lointain pays.

Elle me répondit que rien ne lui serait plus agréable que des timbres du Canada pour ajouter à la collection qu'elle avait déjà commencée. Il s'ensuivit entre nous une correspondance très amicale et très charmante, du moins pour moi, car ses lettres étaient délicieusement écrites, intéressantes au plus haut degré, où l'on abordait tout, sauf la question de sentiment, quelque mal que je me donnasse pour l'y amener. Cette réserve m'imposait, et jamais, malgré mon vif désir, je ne pus me décider à lui demander quelque confiance sur sa vie intime. Mais qu'une même et commune sympathie nous unissait, cela ne faisait aucun doute ni à l'un, ni à l'autre.

**

Souvent, je rêvais aux rivières, aux collines, aux villes, aux océans qui nous séparaient, à cette étrange union, si vive et si forte, qui n'existait que par la grâce d'un échange de lettres et le lien de l'idée... Je m'étais fait cette persuasion que, dans une foule, je la reconnaîtrais à première vue, et nous avions convenus, en plaisantant, que si jamais la destinée me conduisait en France, où elle au Canada, nous ne nous nommerions l'un à l'autre qu'après avoir laissé agir la divination du sentiment.

Ses lettres m'étaient devenues indispensables. Une fois, je ne reçus rien d'elle par le courrier au jour accoutumé. Elle fut deux mois, puis quatre sans m'écrire, malgré son exactitude. Je n'y tins plus, et je m'adressai cette fois directement à l'oncle. Je m'informai respectueusement de la santé de son "obligeante" secrétaire.

Je comptai les jours qui devaient m'apporter une réponse. Elle vint sous la forme d'un grand pli bordé de noir. En l'ouvrant, mes yeux tombant au bas de la page, ne virent que ces mots des lettres de faire-part : *Priez pour elle...*

Mais, c'est Elle, j'en suis sûr, qui prie pour moi, elle qui sait maintenant combien je suis malheureux....

PIERRE LE PASSEUR.